

Une femme dans la langue : sociographie d'un parcours contemporain

Christiane Bernier

Numéro 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004750ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004750ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, C. (1997). Une femme dans la langue : sociographie d'un parcours contemporain. *Francophonies d'Amérique*, (7), 85–97.
<https://doi.org/10.7202/1004750ar>

UNE FEMME DANS LA LANGUE : SOCIOGRAPHIE D'UN PARCOURS CONTEMPORAIN

Christiane Bernier
Université Laurentienne (Sudbury)

Le rapport des femmes à la langue est un champ de réflexion aussi vaste que le féminisme lui-même, d'autant que, à la fin de ce siècle, il ne peut s'en dissocier. L'étude de leur lien, par contre, présuppose déjà une donnée de base : les femmes *auraient* un rapport spécifique à la langue. Construite tout au long des trente années du déploiement du féminisme contemporain, l'affirmation de cette spécificité a produit un réel bouleversement de la cartographie symbolique de nos sociétés et, partant, de nos vies de femmes. Il convient peut-être de tenter de se souvenir de ce qu'il en était, de ce rapport, avant 1975, et de voir ce qu'il est devenu, aujourd'hui.

En effet, à l'analyse, il appert que le rapport des femmes à la langue s'est révélé d'autant plus spécifique qu'on en a déployé la dimension politique. C'est ce qui lui a permis de produire une théorisation globale quant à la définition sociale des femmes, aux conditions sociales de production de leur vie de femme et à leur vécu d'oppression. C'est ce qui a permis aussi à l'écriture au féminin, non de voir le jour, assurément, mais d'avoir le pouvoir de s'affirmer comme telle.

Ce rapport de la langue-des-femmes au politique, ou des femmes au symbolico-politique à travers une réappropriation de la langue, a été plus que circonscrit — et avec grande envergure — par différentes auteures féministes, dans plusieurs domaines. Il est passé d'un foisonnement générateur (« l'état naissant », dirait Alberoni) à une phase institutionnelle. Son inscription dans le champ de la scientificité lui a même permis, depuis la fin des années 80, de développer les instruments de sa propre autocritique politique, de démontrer ses limites, tout en accroissant ses forces.

Pourtant — et pour pasticher un slogan trop galvaudé — il est bien vrai qu'on ne naît ni femme ni féministe.

Suivant le cours des réflexions qu'a suscitées en moi cette interrogation sur la spécificité du discours féminin, j'ai tenté, en me resituant au début des années 70, de tracer, à travers quelques écrits personnels, mon propre rapport à la langue, à l'écriture et au féminisme. Ainsi ai-je voulu, le plus honnêtement possible, à la faveur d'une relecture de mes écrits lointains, comprendre le type et la qualité de ce triple rapport, m'en faire le témoin *a posteriori*. Pour mesurer, étrangement peut-être, la relation consubstantielle

entre écriture de femme et féminisme, c'est-à-dire la relation entre la créativité et l'espace de création, telle qu'elle se présentait alors, telle qu'elle se construit depuis.

Rétrospective d'une histoire individuelle, ce parcours n'a pas la prétention d'être emblématique. Il se présente simplement pour ce qu'il est : un témoignage de l'impossible expression du soi féminin avant son inscription symbolico-politique dans la langue. Il est divisé en trois sections, correspondant à autant d'époques.

Les années 70. L'inchoativité, générative de révolte

Premier rapport à la langue acheminé par l'écriture : rapport de l'être qui se cherche, qui n'a pas les mots pour le dire, qui ne comprend pas. Prose introspective à travers laquelle se déverse une perpétuelle impossibilité d'identité. Bien loin d'une lucidité qui renverrait à une quelconque construction historique, c'est plutôt une définition du soi comme incapacité de réaliser son destin individuel, dont il faut, de surcroît, assumer la faute, l'erreur, la faiblesse ; un vide d'espoir, une dépossession de l'être.

Je ne suis plus enthousiaste. Je ne sais à quel détour de chemin, dans quelle erreur de langage ou dans quel faux regard j'ai égaré ma vie. Je ne sais plus où j'en suis... Au son des interminables coups de cloche qui m'automatisent, à la lueur de regards trop vides, de sourires trop factices, je fais semblant d'être. Si peu vivace est ma vraie vie... Je ne suis plus que l'image du miroir de moi.

est-ce cela que vous vous acharnez à connaître, à vouloir, à détruire ? Qui pourra jamais me posséder, n'étant que le mirage de moi...

Ma vie n'est même pas ailleurs, ainsi que je le croyais. Elle n'est plus. J'ai manqué le train ou l'embranchement de la route, jadis, je ne sais où, ni quand. Il y a trois ans que je m'acharne sur le chemin de retour, à retrouver l'endroit, la place. Je m'imaginai avoir les bons indices, les bons souvenirs... (1971)

L'étonnant, *a posteriori*, et la tristesse aussi, est de réaliser que, alors que le monde occidental est sous le choc des premières virulences féministes, rien dans ce drame existentiel ne s'y rapporte, n'en fait mention, n'y fait une quelconque référence. Inconnues la révolte des femmes, leur rage, l'importance justement de dire cette « inessentialité » construite de leurs discours et de leurs vies, cette prééminence de leur culpabilité, de leur faute originelle.

Le rapport à l'écriture ici est à la fois rapport à l'obsession et à la peur, mais sans conscience.

encore mes mots qui me réveillent. Ils cognent à ma tête, pressants, bousculés. Ils sont si nombreux, si confus, si pleins, si ordinaires. Ma tête en devient gonflée...

mais écrire pour dire quoi... (1971)

Il ne m'apparaît pas y avoir de place pour mes mots, que je déclare ineptes, répétitifs de tous ceux écrits en ce siècle. Interrogation sur le sens de la poésie, sentiment profond d'être dupée en quelque sorte. Les poètes parlent ; mais ils me semblent à la fois admirables et faux, avec des crises existentielles vides. Pourtant leurs écrits m'interpellent encore hautement. Contradiction paralysante : ils peuvent créer, moi pas.

Paul se plaint, en tant que poète, d'avoir le mal du siècle, de tous les siècles. Mais il a tort, son mal est faux. Moi je dis que le vrai mal est le vide, l'inutilité... La solution est peut-être l'ignorance. Ne pas savoir...

Non, non, non, tout mon être crie non. Pas d'ignorance. Un poète ignare n'est pas un poète. Il doit tout sentir, partant, tout savoir.

Où va la poésie. Meurt-elle ?

mon siècle a donné de grands noms : aragon eluard mallarmé st-john perse et tous ceux qu'on appelle et qu'on crucifie à notre gloire d'intellectuel... et mon pays, donc : sont nés les poètes de la Résistance. Et leurs mots étaient neufs... ils le sont encore miron duguay lafrenière dor chamberland...

d'où vient que mes mots à moi ne savent pas, n'inventent pas, ne créent pas... d'où vient pourtant qu'il est des jours où je n'ai de vie qu'une obsession : écrire, écrire, écrire... pour quoi ma peur ? (1972)

Ainsi, non seulement ce n'est pas « en tant que femme » que se pose l'interrogation, mais en plus, les femmes créatrices, auteures, poètes sont totalement absentes de cette quête. Inexistantes. Et, encore, aucune féministe de la première heure ! Ce premier rapport à la langue n'est donc pas un rapport à une identité sexuée (individuelle ou collective) ; c'est, et j'aurais même tendance à dire *ce n'est que*, un rapport aussi malaisé à l'écriture qu'à l'identité : rapport aliéné aux hommes écrivains ou poètes et au vide de l'être.

1870, Rimbe, tu hurles d'inventer un nouveau langage. Pourquoi ne l'as-tu fait ? Aujourd'hui je pourrais parler signifiant...

qu'est-ce que la couleur des voyelles si tu ne changes pas aussi le sens. C'est une mystification. Un tour de jongleur. Tu nous as bien eus. (1972)

Une rage impossible. Pourtant, le souffle de la subversion se fait jour : revenir à soi, refuser l'ordre établi, le conditionnement social. Brûler ce que j'adorais.

Malgré tout je vais devoir y arriver un jour. Me faudra éviter les détours, arrêter de tuer le temps... malgré tout je vais devoir recommencer à penser, retrouver les mots qui parlent d'aubépines, de grands vents, de tremblements, de sueur et de froid, de route, de transparence... malgré tout je sais que tant que je ne l'aurai pas fait je ne pourrai faire sauter mon concept de valeur. Ah, vraiment, on m'a bien conditionnée... Qu'est-ce que j'attends ? j'ai vingt-deux ans, est-il déjà trop tard... (1972)

D'un côté, donc, l'écriture, le rapport aux mots se vit comme rage, comme obsession lancinante, mais aussi faiblesse incontournable ; de l'autre, les écrits expriment une angoisse irrémédiable, l'étouffement, l'enfermement,

l'impuissance. Sans être cependant en mesure de la nommer, de la comprendre. La révolte, seule,

je rêve, je rêve...

de la violence, de la violence, de la violence avant toute chose... de la violence pour faire sauter tous les murs murailles clôtures vitres miroirs... de la violence pour faire fondre de chaleur et de rage tous les concepts préjugés sens acquis connaissances... de la violence pour tuer toute l'ignorance du monde stupidité indifférence velléité imbécillité... de la violence pour brûler tous les livres et que mes enfants ne vivent pas dans un monde comparatif... de la violence pour que dans ma rue post-incendiée, gestes et mots soient vrais et compris... de la violence, de la violence enfin pour que je puisse, enfin, enfin, déchirer mes vêtements mes murs mes doutes et jusqu'à ma peau de mes ongles griffants pour que, au delà de votre attente et de mes mots, je m'éclate enfin de moi, boule de feu incendiaire, rouge sang aveugle et blanche, incandescente, mais VRAIE... et que je puisse respirer enfin enfin... (1972)

Pourtant j'abdique. Le choix ne se fera pas du côté de l'écriture, ni du mouvement des femmes, d'ailleurs encore inconnu de moi à cette époque. La solution sera l'action individuelle contestataire. Partir, refuser d'être une femme. Faire ce que les hommes font et non dire ce que sont les femmes. Avoir toutes les audaces, s'approprier le geste et l'allure, l'autonomie, l'indépendance. Refuser l'enfermement des rôles et des espaces.

le présent exige de moi un départ. Tout plaquer et partir. Vivre ma vie à une autre puissance. Vivre l'envers de cette vie... ne pas être statique, pouvoir être partout, apprivoiser les continents, les sourires rudes de tous pays, sabots et vêtements noirs, paillasses et enfants dorés... peut-être ainsi pourrais-je tout voir... avec mes folies mes brise-glaces mes casse-chaines et mon âme de vent... (1973)

Ainsi s'est vécu le début des années 70. Je participais, sans le savoir, à la déconstruction d'un monde qui m'apparaissait impitoyablement masculin, tellement bien ficelé dans ses armatures sexuées de rôle et de nature, qu'il me fallait lui tourner le dos ou mourir étouffée.

Je n'étais pas féministe, non, mais motard... et j'allais jusqu'en Afrique porter mon désir d'autonomie. Bien sûr, les comportements, les paroles, les gestes, tout ce qui pouvait me paraître une bouffée d'oxygène, à moi, était, autre part, interprété comme une provocation, un mime de l'autre sexe, un déni de féminité. Aussi la colère ne cessait-elle de croître, avec de plus en plus de mots pour le dire : sans rejoindre le mouvement des femmes, je me servais de la parole qui en émergeait pour avaliser mes révoltes et justifier mes refus.

Les années 80. Des mots pour le dire... aux lieux pour l'écrire

Avec la montée du féminisme, dix ans de confrontations s'ouvraient dans les rapports hommes-femmes et, on le sait, bien peu y ont échappé : problèmes

de communication, de langage, de relations, différences de représentations basées sur les différences de vécus..., croyait-on. Pour moi, à cette époque, les hommes et les femmes n'avaient vraiment rien en commun: ils habitaient deux planètes différentes.

Si les hommes doivent absolument fonder notre valeur pour être, pour se sentir être, alors ils ne sont rien par eux-mêmes. Dès lors, ils ne m'intéressent pas, car toute relation avec eux sera basée sur une relation de pouvoir...

je ne veux plus vivre dans le monde des hommes, à travers la pensée des hommes, leurs désirs, leurs prétendues affections. Avec leurs valeurs...

je ne veux plus vivre comme inférieure

où est mon pouvoir? là est toute la question... (1983)

Ce n'est pas encore l'analyse, mais une première distanciation faite de refus articulé, une première compréhension de l'aspect collectif de la contrainte. L'impuissance a désormais un nom, un contexte.

... et enfin — plus tard, de l'autre côté de l'impuissance — je veux faire la paix avec les hommes; après, quand j'aurai autant de pouvoir qu'eux, que nous parlerons à égalité, — que je n'aurai plus à me battre contre eux pour tout, pour être, pour vivre, pour apprécier le bonheur... quand, enfin je n'aurai plus à me défendre contre eux d'être ce que je suis. (1983)

Mon intérêt pour les théories féministes date de la fin de ces années-là, quand, voulant dépasser cette utilisation quotidienne que je faisais de la parole issue du mouvement des femmes, j'ai vécu l'urgence d'aller constater dans les livres pourquoi, nous les femmes, n'avions jamais été rien d'autre que des corollaires, des interchangeables, des complémentaires, assignées au sexe et au ventre. Et, incidemment, tenter de voir à quoi pouvait bien me servir d'avoir une tête dans ces conditions...

C'est dans ce contexte que vint la révélation de l'existence de la pornographie dure. Phénomène emblématique du rapport des hommes au corps des femmes, à leur sexualité, à leur être, définition du féminin comme subordonné, objet subsumé à l'impératif mâle. Tout, dans l'existence de ce type de production, rendait impossible, pour moi, quelque compréhension que ce soit des relations hommes-femmes autrement que comme relations de domination, d'exploitation, une volonté perverse. Plus de vision individuelle ici, je rejoins le « nous » des femmes anéanties par l'absolutisme de la vision masculine.

Difficile d'écrire tant je tremble... Je la portais bien haut, n'est-ce pas, cette nouvelle conception des rapports amoureux; nécessité d'égalité, valorisation, reconnaissance... oui, je la portais belle. Comment pouvais-je meurrer encore et penser que leur vision pouvait être identique à la mienne?

il a suffi d'une pichenette pour tout chambouler, me remettre à terre: visionnement de vidéos hard-porn...

un seul mot... que du non-sens: POURQUOI?

comment survit-on à autant d'humiliation? me voilà avilie, marquée, défoncée...

la porno m'agresse et me violente... je n'arrive pas à y trouver de porte de sortie. Faut-il vraiment vivre dans un monde où c'est ÇA que les hommes pensent des femmes, où c'est ÇA qu'ils veulent de nous?... N'est-ce que le seul rapport possible? (1984)

Dès lors, mon utilisation de l'écriture change radicalement dans la transformation de mon rapport à la langue, sous-tendu par cette nouvelle conscientisation des déterminations idéologiques sous-jacentes structurant les relations hommes-femmes. C'est désormais dans l'analyse que s'exprimera ce rapport : *textes construits* plutôt qu'*écrits émotifs*, dénonciations globales dans le sillon de la pensée féministe radicale. L'impossibilité de communication entre hommes et femmes se révèle être inscrite dans la langue elle-même, structurale, fondant de ce fait la légitimité du féminisme, rendant d'autant plus nécessaire sa définition comme lieu d'expression unique de la parole au féminin, de l'écriture au féminin.

Le « d'où je parle » des féministes se révèle être en moi un « discours réussi ». Je m'y glisse, m'y love, m'y installe avec la conviction du dévoilement, du recouvrement de moi-même : j'ai enfin la certitude d'avoir les mots pour le dire.

Faire la démarcation de mon appartenance, dire à partir de quoi et d'où je parle me semble essentiel comme préambule...

le logos est piégé, le logos est mâle. Partant, le langage, qui en est l'interprétation idéologique continue, est dans la nature même de sa conception, distorsion première. Je parle avec la langue de mes pères ; construction mentale étrangère à mon vécu, au vécu des femmes. Une première circonspection s'impose. Vécus de femme. Parole d'homme.

Me reprochera-t-on, dès lors, de n'accréditer comme référent à l'analyse que ce qui fut, depuis peu, une construction nouvelle d'une parole de femme?

Mon choix est clair.

Refusant que l'on parle de moi, femme, sans mon consentement et mon approbation, je ne peux que rendre la même justice aux autres femmes... (1984)

Ne se pose plus la question de l'impossible rapport à l'écriture. Mais, vivre, désormais, avec cette révélation de la transhistoricité de l'idéologie patriarcale et des effets pervers du discours phallique fut douloureux. Révélation certes criante et éclairante mais, comment donc, me disais-je, aurons-nous jamais assez de temps pour exprimer toute notre colère, assez de vies pour faire exploser le carcan de l'histoire et le totalitarisme de la pensée du *male-stream*? Aussi, n'aurai-je de cesse que de la déconstruire cette pensée, que de faire éclater la base sexuée non dite du discours.

De cette première parole, toute embroussaillée encore des référents socio/logiques dont elle doit se démarquer, le langage féminin s'extrapole en envahissant, se réappropriant, le champ des vécus féminins, démultipliés en

catégories historiques et marginalisées: la mère, la grand-mère, l'espace domestique, la prostituée, la maternité, l'avortement/l'accouchement, les enfants, la ménagère...

Autant de dénominations jusqu'ici masculines sur des vécus féminins, les ayant recouverts d'une rationnelle leur permettant une insertion « à la bonne place » dans le système de production-reproduction, à structure symbolique patriarcale, pour que l'ordre des choses, l'ordre du Discours soit maintenu.

Le voilà enfin, ce gros mot — patriarcat — qui, une fois lâché, dénoncé, crée l'instrument propre à la parole féminine, lui ouvrant un espace d'émancipation, révélant le nœud d'origine...

... question de démarquer la chair du verbe et de comprendre pourquoi le verbe produit est toujours masculin. Dans ma cosmogonie, c'est la chair qui se fait verbe... Première transmutation des conséquences logiques... (1984)

Critique incontournable de la fausse neutralité du savoir, du langage, de la pensée; refus global de toute théorie androcentriste, de toute généralisation abusive; exigence d'une dénonciation se voulant création de discours nouveau, d'une pensée réellement sexuée et se reconnaissant comme telle. Tous les éléments de fond du féminisme radical-théorique me séduisent et j'y participe: j'y trouve enfin un espace libérateur pour l'écrit et la pensée. Je respire.

Je n'ai pas, bien sûr, la prétention de croire qu'à travers mes mots s'exprime la parole des femmes. Le pourrais-je que je ne le voudrais pas. Le « je » du discours, de mon discours, inscrit au féminin est un « je » réel, concret, quotidien. Non pas celui de la raison pensante ou du sujet historique mais celui (celle) confrontée au piège du discours (scientifique), éternellement masculin... (1985)

Émotion désormais médiatisée, écriture féministe comme réappropriation du monde, mon réel rapport à la langue se déploie au travers de deux thèses en analyse de discours. La première s'était donné pour objectif d'ouvrir un espace de parole aux prostituées, à leurs énonciations, parallèles et différentes de celles que les féministes radicales produisaient sur la prostitution: je ressentais l'impératif de déverrouiller le mutisme de ces femmes assignées au silence encore plus que toutes les autres, contraintes à l'aphonie — de leur donner une assise légitime dans le monde en leur en donnant une dans le discours.

Si la prostitution féminine m'intéresse comme lieu d'exploration, c'est qu'elle constitue le champ d'investiture qui m'est apparu comme le plus fort, le plus représentatif de l'oppression historico-sociale des femmes et de la négation de leur identité — en dialectique avec l'image accréditée de la femme...

Et comme je récuse le totalitarisme du savoir masculin sur le vécu des femmes, je ne peux qu'emprunter la voix qu'elles ont choisie, même et souvent contrainte, pour analyser, décrire, dire, parler sur et d'elles-mêmes... (1984)

Ainsi, l'espace de parole qu'ouvre pour moi le féminisme transmute ma parole *impulsive, individuelle, isolée, inchoative, en écrit construit, articulé*, me donnant accès à une langue, à une pensée, à une volonté de compréhension de l'organisation du monde, structurant, déterminant, régissant les rapports sexués.

Une deuxième thèse portait plus loin encore la question du refus, par l'intelligentsia contemporaine, de l'inscription du féminisme théorique comme discours qui se veut à la fois scientifique et fondateur d'un nouveau rapport à la science. Cette thèse répondait à une volonté intransigeante de déconstruction idéologique et voulait mettre en lumière la genèse des discours libéraux et féministes, la construction et de leurs référents symboliques et des lieux de leur interincompréhension.

[...] on pourrait dire que ce qui est spécifiquement patriarcal dans un système c'est ce qui utilise une différente définition de nature en ce qui concerne les hommes et les femmes, i.e. partout où les femmes sont définies comme n'ayant qu'une seule nature, réductible à leurs fonctions biologiques, partout où les femmes donc, n'ont pas de « seconde nature ».

De ce point de vue — le point de vue féministe — c'est bien cette réalité d'une différente définition de nature qui sous-tend toute la philosophie occidentale, et le libéralisme, présentant seul l'homme comme perfectible, « civilisable », « socialisable », contre la femme absente, n'y échappe pas...

C'est pourquoi, en définitive, la pensée libérale d'un point de vue féministe n'est que ce qu'elle dit être : une théorie de la liberté basée sur les droits de l'individu-homme. L'idéologie se situe entre les deux « h ». Il faut donc prendre la pensée libérale *stricto sensu*. C'est-à-dire, n'accorder de sens qu'à ce qui est effectivement dit, et rendre ainsi explicites tous les non-dit, les silences, les inexistentances, les « comme si », supposément compris dans le discours mais, en fait, absents.

Dès lors, tout le discours apparaît dans sa véritable signification, dévoile ses propres limites, ses restrictions sémantiques, qui apparaissent finalement être, à travers les exclusions de genre, toute une politique de dénégation de l'égalité sexuelle, une impossibilité de reconnaître la différence sexuée autrement qu'absente ou inférieure, sans voix ou sans autonomie. (1990)

Ce furent les *écrits de la main gauche*. Une fois cela terminé, il m'apparaissait bien que j'avais fait le tour de la problématisation politique. Les années 80 furent donc celles de la révélation — et de l'analyse de cette révélation — du ressentiment, de l'explosion de l'espace de parole et de la nouvelle force des oubliées de l'histoire. La langue des femmes — non plus sujette de l'idéologie patriarcale, assujettie au discours masculin, mais bien sujet de son discours — ainsi que mon propre rapport à l'écriture ont trouvé là une voie royale : fin de l'enfermement, de l'impossible dire, de l'impuissance.

Véhicule de la colère, refus global, amazonienne, l'écriture au féminin fuse de toutes parts, et j'en suis : mes écrits sont totalement inscrits dans les balises sémantiques du discours féministe qui me produit et dans la lecture des rapports sociaux de sexe qu'il me propose.

Mais il y a des lendemains à toute kermesse.

Le rapport à la langue ne se manifeste pas indépendamment du social ; c'est un rapport social, un rapport au social.

Les années 90. Discours social, discours scientifique : le plaisir et le malaise

Au terme de ce périple, au début des années 90, autant socialement qu'individuellement, les femmes ont acquis le *droit au plaisir de la langue* : droit à la parole ; reconnaissance des textes ; publications ; revues ; féminisation du langage ; mots qui passent dans la symbolique sociale (patriarcat, violence conjugale, sexisme, homme rose, autonomie des femmes, discrimination sur la base du sexe, reconnaissance du travail domestique, etc.). Bref, nous avons obtenu la présence des femmes dans le discours, littéraire et scientifique, et dans les institutions. Une présence parfois encore difficile, certes, mais certainement possible.

Bien sûr, le portrait que je trace ici de ce développement est linéaire, mais il ne l'est que parce que je le présente du point de vue du fil conducteur de ma vie. Des cahots, des conflits, des courants, des tendances ont marqué autant le féminisme théorique que le mouvement d'action. Les moments d'exaltation unificatrice et l'universalisation dans le discours des conditions, des oppressions, des vécus ont dû heureusement faire place aux particularités concrètes, aux différences de compréhension des enjeux, aux écarts d'articulation des moyens. Il a fallu recontextualiser les *d'où je parle*, repartir des vécus spécifiques de minorisation. Reconnaître, admettre, la critique de l'intérieur.

Voilà pour l'*a posteriori*. Qu'en est-il maintenant ?

Multiplicité des lieux d'énonciation du féminisme théorique, déploiement d'analyses de contextes spécifiques : les recherches féministes, les productions de femme ont, chèrement, réussi à se défricher un espace de visibilité dans l'ensemble des constructions discursives de notre temps. Dans ce contexte, ma propre démarche est en *processus*, c'est-à-dire soumise à un ensemble d'interrogations, souvent contradictoires, suivant les diverses problématiques soulevées dans les contextes où je vis.

Ainsi, de l'analyse de la minorisation des femmes dans la langue à celle de la langue comme facteur de minorisation, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, je l'ai franchi en questionnant la construction qui, du point de vue féministe, nous fait voir la spécificité de la femme francophone en milieu minoritaire comme étant doublement ou triplement minoritaire.

[...] ce qui me turlupine dans une telle présentation des femmes comme victimes, c'est la totalité du vide d'être dans lequel on les construit, les privant de leur conscience, de leur jugement, de leurs actions, de leurs rapports historiques, les traitant comme des objets, de simples pions que l'on déplace au gré des conceptions masculines du monde... En présentant les femmes comme des objets totalement influençables et influencés, c'est-à-dire en les privant de leur « personne », de leur « être social » ; on leur octroie, en fait,

dans l'analyse, le même statut que celui que l'on dénonce comme venant du discours patriarcal.

[...] c'est précisément pour ces raisons que je comprends mal que l'on passe sous silence l'idée selon laquelle les femmes étaient nécessairement aussi actrices sociales dans la production des rôles et des devoirs qui étaient idéologiquement déterminées pour elles. On ne sort pas d'une socialisation ou d'une intégration d'épistémè de société, comme on se débarrasse d'un vêtement... Les hommes ne pouvaient pas davantage sortir de leurs armures que les femmes de leur camisole de force. (1993)

Théorie qui, pour sortir la femme minoritaire de son non-être dans l'histoire, ne la définirait que comme productrice d'ethnicité tout en renvoyant à elle seule le « travail » de cette production.

[...] ce qui est réellement problématique, c'est de faire des femmes au foyer les seules dépositaires de la transmission de l'ethnicité. Cela présuppose que, socialement, les autres membres du groupe n'y sont pour rien et que, les « pères », par exemple, ou les curés, par leur seul « être ethnicisé » ne peuvent en aucun cas être des instruments de consolidation ethnique, ou des modèles d'identification traversant la socialisation des jeunes (ou alors l'ethnicité n'est pas un ensemble de valeurs culturelles définies qui forment en partie notre identité) : mais en quelle langue leur parlent ces personnes et de quoi ? [...] (1993)

Pourquoi ai-je ce sentiment que, à trop vouloir délimiter du point de vue de la théorie féministe la spécificité de la situation des femmes dans un contexte donné, on en arrive à éliminer la complexité du social ? Ce genre de réflexion m'oblige à voir qu'il est temps, en tant que féministe, de *revisiter*, si l'on peut dire, notre concept de pouvoir et l'utilisation théorique que l'on en fait.

Car en fait, c'est d'admettre que les femmes de cette époque étaient, en tant qu'actrices sociales, de façon générale, aussi productrices des valeurs moyennes de leur société, qui est difficile à accepter. Mieux vaut les penser inconscientes, absentes ou sujettes, dominées totalement par des groupes d'hommes hystériques accrochés à leurs pouvoirs et leurs privilèges.

[...] j'entends, dans ce refus de voir les femmes et les hommes comme des personnes aux carrefours d'interdits sociaux, de codes moraux et symboliques, déterminés par l'organisation sociale globale, une grande douleur : celle de femmes féministes d'aujourd'hui qui ne peuvent accepter sans peine et sans rage, ces types d'organisations sociales antérieures, vu l'analyse théorique que l'on a maintenant des conditions qui y étaient faites aux femmes. (1993)

Ainsi, alors que ce concept global de pouvoir fut plus qu'opérant dans les années d'explosion du féminisme et qu'il a eu une portée heuristique indiscutable et incontournable, la théorie radicale de l'appropriation qui le soutient ne résiste plus, à mon avis, à une analyse serrée des réalités sociologiques vécues par les femmes d'aujourd'hui.

Cette constatation porte en elle un autre facteur d'étonnement, lié aux aspirations et aux affirmations épistémologiques du féminisme dans son rapport à la scientificité. Rapport ambigu s'il en est un.

De la *langue* des femmes au *discours* des femmes, du discours *des* femmes au discours *sur* les femmes, il y a un espace de construction discursive qui passe — du point de vue de la reconnaissance scientifique dans le champ de la polémique — d'une exposition de la vérité des femmes dans le discours à une détermination de la vérité sur le discours des femmes. Et ce passage est parfois malaisé en ce qu'il risque, à son tour, de se piéger dans une logique de discours militant. Cela m'interroge à la fois sur le plan personnel et sur le plan épistémologique.

Sur le plan personnel, d'abord. La *langue des femmes* est devenue théorie... mais la théorie ne menace-t-elle pas de devenir *doxa* ?

Le plaisir de dire, pour moi, ici et maintenant, s'entache de plus en plus d'un malaise d'écrire, comme si, après avoir libéré la parole, la langue, l'écrit et même le sens, nous nous retrouvions aux prises avec une *doxa* : il faut avoir la bonne rhétorique pour s'exprimer, désormais, dans le champ accrédité du féminisme théorique. Comme si la langue libérée ne pouvait être utilisée au-delà des instruments qui lui ont permis la libération ; comme si le social, et donc le dire sur le social, même libérateur, n'était pas en perpétuelle transformation.

Après avoir joui autant que faire se peut du plaisir de dire « en tant que femme », je me cabre de nouveau : les femmes ont assurément gagné un espace de parole, mais le féminisme, s'il leur tient lieu de conscience, de lucidité, de vigilance même, ne peut leur tenir lieu d'unique historicité. Ce n'est pas vrai que l'on *est* du moment que l'on *est* féministe. Le féminisme donne l'espace, crée la mesure nouvelle, offre la réalisation du possible ; mais l'alléger est le retour aux chaînes, à l'enfermement, à une certaine interdiction dans la créativité. Le *d'où je parle* ne peut être un chemin à une seule voie : il se doit d'être l'autoroute de la totale historicité que l'on est en tant que personne. Si je le pouvais, j'en appellerais à un féminisme ouvert, n'ayant pas peur de se manifester résolument dans la postmodernité : au-delà des preuves faites, désormais, de la présence des femmes dans le discours, de l'importance de leur parole, de l'indispensable dévoilement de leurs multiples situations de discrimination, n'est-il pas nécessaire de préserver un espace de créativité qui, tout en se réclamant d'une conscience produite par le féminisme, ne s'inscrirait pas nécessairement dans la logique du discours militant ?

Sur le plan épistémologique, ensuite.

Jusqu'où, peut-on se demander en poursuivant la même réflexion, un discours qui se présente comme très militant peut-il, dans le même souffle, se réclamer de la scientificité, c'est-à-dire du non-politique ? On ne peut à la fois abolir la distance entre la personne chercheuse et l'objet (ou les sujets) d'étude, tout en réclamant cette distance lorsqu'il s'agit d'évaluer, de choisir,

de distribuer et, en dernier ressort, d'analyser. Question incontournable, à mon sens, que cette nouvelle problématique : ce n'est plus le rapport à l'écriture qui fait problème, mais celui de l'écriture « féministe-théorique » à la scientificité.

L'analyse féministe, en se posant comme analyse scientifique dans le champ du savoir, savait qu'elle serait en butte à des obstacles, des taches aveugles, des critiques acerbes, des refus radicaux, venant des théoriciens et des théoriciennes inscrits dans les théories traditionnelles. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Il n'est pas question en effet de mettre en doute les acquis des démonstrations des analyses féministes...

[...] Non, ce dont il s'agit ici, c'est de prendre conscience du fait que les analyses féministes n'ont plus besoin de se placer dans le champ polémique du socio-politique pour être entendues comme scientifiques. (1993)

Je sens l'urgence d'une réflexion essentielle sur le départage rationalité/féminisme : ces termes sont-ils vraiment des pôles dans une dialectique ? Si c'est le cas, que font les auteures féministes lorsqu'elles exigent que leurs écrits soient reconnus comme scientifiques, c'est-à-dire comme relevant de la définition contemporaine de la rationalité, de l'explication de l'organisation du monde ? Si ce n'est pas le cas et que le féminisme a réellement transformé le rapport à la science — autrement qu'en faisant passer les chercheurs et chercheuses d'un rapport à l'objectivité à un rapport au développement de capacités à l'objectivation (processus qui avait été déjà largement entamé par la pensée critique précédant le féminisme contemporain) —, cela n'est certes pas clair et il est plus que temps de faire état des postulats nets sur lesquels cette transformation repose.

Au-delà de la critique habermassienne, acquise maintenant, à savoir que le discours scientifique participe de l'idéologie très large fondant la modernité, je ne soutiens évidemment pas l'idée que tout discours se présentant comme scientifique ne peut être idéologique, et encore moins que tout discours féministe soit nécessairement militant et non scientifique. Mais il faut reconnaître que certains discours féministes sont plus militants que scientifiques (en ce qu'ils ont davantage comme fin la persuasion politique et la restructuration du champ social plutôt que son explication) et se présentent comme scientifiques. (1995)

La question est certes d'ordre épistémologique. Au-delà du politique, auquel le féminisme a répondu, reste donc cette question de l'épistémologie féministe qui, quoi qu'on ait voulu croire en tant que féministes, est loin d'être résolue : *dire* que l'on a transformé le rapport à la science, ce n'est pas le *démontrer*, mais c'est sûrement ouvrir un espace à la réflexion en ce sens. Et je ne doute pas que ce soit aux femmes féministes que revienne la tâche de questionner l'épistémologie moderne du point de vue de ce que serait, réellement, une épistémologie postmoderne ; ou à tout le moins celle de répondre,

de l'intérieur, aux contradictions que cette transition suscite, pour la cohérence du féminisme théorique lui-même.

De penser que l'on peut, en tant que femme, soulever ces questions, c'est-à-dire avoir un espace discursif pour en revendiquer la polémique, c'est assurément ce qui m'apparaît être le plus enthousiasmant dans le rapport actuel des femmes à la pensée et au discours.